

Humeurs cannoises

Faut-il plier devant Hollywood?

Martin Delisle

Number 209, September–October 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delisle, M. (2000). Humeurs cannoises : faut-il plier devant Hollywood? *Séquences*, (209), 25–26.



53^e Festival international du film, Cannes 2000

HUMEURS CANNOISES

Faut-il plier devant Hollywood ?

Chaque année, la question revient à Cannes, tout comme à Berlin et à Venise d'ailleurs : quels « gros » films américains feront partie de la sélection ? Comme si, obligatoirement, les plus importants festivals internationaux de films au monde ne pouvaient exister sans Hollywood et se devaient de faire des courbettes aux grands studios américains (les *majors*).

Soyons clairs : collaborer avec Hollywood sous-entend automatiquement la présence d'un aréopage de vedettes et un déploiement médiatique proportionnel à la quantité et à l'importance des célébrités qu'entraînent dans leur sillage la participation de gros canons hollywoodiens. Or, de tous temps, le succès d'une manifestation cinématographique a reposé sur ce qu'en disent les médias et ceux-ci, malheureusement, préfèrent souvent traiter de frivolité, de strass et de *glamour* que de la qualité et de la sélection des films. Pour le grand public et, admettons-le, pour une certaine presse aussi, tout film demeure abstrait tant qu'on ne lui appose pas un nom de réalisateur ou d'acteur reconnu. Aujourd'hui, cela prend une ampleur démesurée dans un monde où l'on ne lit plus (ou si peu !) et où l'on se gave d'émissions de télévision dont le succès est dû non pas à leur contenu, mais à leurs images toutes plus sensationnelles et racoleuses les unes que les autres. Les dirigeants des festivals l'ont bien compris et on pourrait penser que leur priorité consiste à fournir du matériel pour des émissions comme *Entertainment Tonight*, plutôt qu'une sélection sérieuse de films. À Cannes, par exemple, la chaîne Canal+ télédiffuse quotidiennement, en direct, la montée des marches du Palais des Festivals pour le film en compétition présenté à 19 h 30, une heure de grande écoute.

Bien entendu, il faut aller au delà de ces apparences et les festivals paient cher ce besoin boulimique de vedettes car, quoi qu'ils fassent, cela suscite des controverses. La presse cinématographique a fait grand cas l'an dernier du fait que le Festival de Cannes n'ait pas pu obtenir *Star Wars, Episode I: The Phantom Menace*, dont la sortie était imminente en Amérique. Par contre, on a taxé d'opportuniste la Mostra de Venise qui a réussi un coup de maître en présentant en ouverture *Eyes Wide Shut*, de Stanley Kubrick, en présence de Tom Cruise et de Nicole Kidman. Cette année, on a

reproché au Festival de Berlin d'avoir fait la part trop belle à Hollywood en incluant en compétition plusieurs films américains, et à son jury de décerner l'Ours d'Or à *Magnolia*, de Paul Thomas Anderson. Pourtant, jusqu'à la chute du mur de Berlin, ce festival a servi de vitrine à la fois au cinéma des pays de l'Est et à celui des États-Unis, et de lieu de rencontre privilégié entre leurs représentants. Le cinéma américain y trouve donc toujours naturellement sa place. Dernière virevolte médiatique à Cannes tout récemment, d'aucuns ont déploré l'absence des gros canons d'outre-Atlantique, alors qu'on a tout de même vu monter en grande pompe les marches du Palais des Festivals les réalisateurs Brian De Palma (*Mission to Mars*) en présentation spéciale et, en compétition officielle, Neil LaBute (*Nurse Betty*) et les frères Joel et Ethan Cohen (*O Brother, Where Art Thou ?*). Soulignons, toutefois, qu'aucun des deux films américains en compétition ne sortaient des grands studios et qu'ils représentaient le cinéma américain indépendant, ce qui contribue à cette impression d'absence ou de désaveu par Hollywood de la première manifestation cinématographique au monde.

L'interrogation sur la présence de « gros » films américains dans les grands festivals peut aussi se formuler *a contrario* : de quels films les *majors* doivent-ils absolument mousser la publicité et la visibilité internationale ? Car on peut se demander qui a le plus besoin de l'autre. D'une part, si un festival réclame du « papier » et une grande « couverture », cela ne veut pas dire à n'importe quel prix, car la crédibilité et la réputation d'un festival et de ses organisateurs dépend largement de sa programmation et on ne peut se permettre d'accepter trop souvent des films de qualité moindre, même s'ils garantissent la présence des plus grandes vedettes. D'autre part, les Américains perçoivent le cinéma uniquement comme une industrie et, par conséquent, ils n'ont que faire des festivals, dont la vocation artistique et cinéphilique leur échappe. Donc, généralement, s'ils placent un film à Cannes, ils y voient un intérêt, et ce, particulièrement dans ce festival : les palmes cannoises en haut d'une affiche, encadrant la mention « Sélection Officielle », peuvent assurer des ventes substantielles. Un film doit

se vendre et récupérer, idéalement avec un immense profit, sa mise de fonds initiale et les frais (souvent énormes !) encourus pour sa publicité. Ils vont alors tenter de placer, voire imposer, certains titres dont ils ne savent que faire au niveau du marketing ou pour lesquels ils entrevoient des difficultés au *box-office* international dans le but de leur donner une image de marque, un *label* de qualité, qui amortira peut-être un tant soit peu un lourd échec financier. Alors, négociateurs malins, si un festival invite un film important comme Berlin l'a fait pour **Magnolia**, les *majors* peuvent le céder à condition que la manifestation prenne des films qui leur causent problème. Cette année, ce genre de tractations pourrait expliquer la participation à la compétition de Berlin de **The Beach**, de Danny Boyle, ce pauvre prétexte à faire valoir Leonardo DiCaprio. Mais les organisateurs des festivals ont bien compris ce besoin des *majors* et ils jouent le jeu tout aussi bien que les Américains. Ainsi, ils parviennent à soutirer de grands films contre quelques concessions bien calculées, tout en s'assurant la présence de vedettes que la presse s'arrache et qui contribuent à faire parler de leur festival.

Le cinéma hollywoodien pèse d'un poids très lourd à cause de l'ampleur des moyens qu'il possède et de sa mainmise sur tous les grands réseaux de distribution dans le monde. Pas un pays ne peut

lui tenir tête et lui faire concurrence. Plusieurs en sont à l'imiter, souvent piètrement. Cela signifie une banalisation des histoires qui soulignent le bien-fondé de l'ordre établi et de la morale religieuse, des scénarios insipides aux conclusions sempiternellement prévisibles et une image manichéenne de la vie — les bons contre les méchants, la suprématie de la race blanche sur toutes les autres. De plus en plus, et cela se reflète dans la vie quotidienne aux tréfonds les plus lointains de la planète, nous assistons à une uniformisation, voire à l'élimination, des cultures et à la réduction des valeurs ancestrales pour se conformer à la vision remplie de propagande américaine subliminale que nous renvoient les écrans.

Certes, il existe encore un cinéma américain de bonne qualité, original, intelligent et large d'esprit, qu'on appelle aux États-Unis le cinéma *indépendant*. Les manifestations telles que Cannes, Berlin et Venise se doivent de le mettre en valeur et de l'encourager avec celui d'autres pays afin de contrer l'effet réducteur de celui produit à la chaîne par Hollywood. Les festivals existent pour faire connaître, découvrir, apprécier et aimer le cinéma original, incisif, porteur d'idées et de formes nouvelles. Le 7^e Art a droit tout autant que les autres (peinture, musique, danse, etc.) à un langage et à une portée universels : qu'on ne l'oublie pas !

Martin Delisle

Les Fantômes des trois Madeleine, de Guylaine Dionne

Lumumba, de Raoul Peck



Dancer, de Stephen Daldry

53^e Festival international du film, Cannes 2000 | 32^e QUINZAINE DES RÉALISATEURS

Quêtes d'identité

« Mon français n'est pas grand-chose », déclare le jeune réalisateur italien, Silvio Soldini, qui hésite à prendre la parole à l'invitation de la directrice de la Quinzaine des Réalisateurs, madame Marie-Pierre Macia. « Ce film m'a déjà donné beaucoup d'émotions, mais la plus grande est celle d'aujourd'hui, de me retrouver à Cannes à la Quinzaine... de la critique. » La salle murmure, madame Macia se penche vers lui, Soldini aurait voulu se trouver cinquante pieds sous terre (ce qui

est effectivement le cas, dans la salle du Noga Hilton de Cannes !) « Va bene ! Va bene ! », insiste la présentatrice.

Le *Va bene* aura toute sa signification à la fin de la projection de **Pane e Tulipani (Pain et tulipes)**. La salle applaudit chaleureusement. La partie est gagnée. L'amour a triomphé. Le plombier s'installe avec la masseuse holistique et, surtout, Rosalba, femme au foyer, complète sa fugue involontaire. On l'avait oubliée dans une halte routière. Humour à l'italienne, avec un mélange de